

Pierre-Henri Bouchy, pédagogue libérale dans un Québec ultramontain

Emmanuel Bernier

Number 132, Winter 2018

Personnages méconnus et faits inédits sous le regard de jeunes historiens

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/87579ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bernier, E. (2018). Pierre-Henri Bouchy, pédagogue libérale dans un Québec ultramontain. *Cap-aux-Diamants*, (132), 27–30.



La cathédrale de Metz, telle qu'elle se présente à la naissance de Pierre-Henri Bouchy. *Vue de la Cathédrale de Metz*, huile sur toile, Gavard, 1826. (Musée de la Cour d'Or, Metz).

PIERRE-HENRI BOUCHY PÉDAGOGUE LIBÉRAL DANS UN QUÉBEC ULTRAMONTAIN

par Emmanuel Bernier

« Un sujet de mérite et bien versé dans la connaissance des auteurs grecs, latins et français, pieux, sage, propre à vivre en communauté, qui consentirait à venir à nos frais passer une partie de sa vie à enseigner ». C'est ainsi que l'abbé Jean Holmes,

alors préfet des études au Séminaire de Québec, s'adresse au supérieur des Missions étrangères de Paris, le 23 mars 1842, afin d'obtenir un professeur de rhétorique pour son établissement. Les années 1820-1830 avaient été marquées par un creux historique

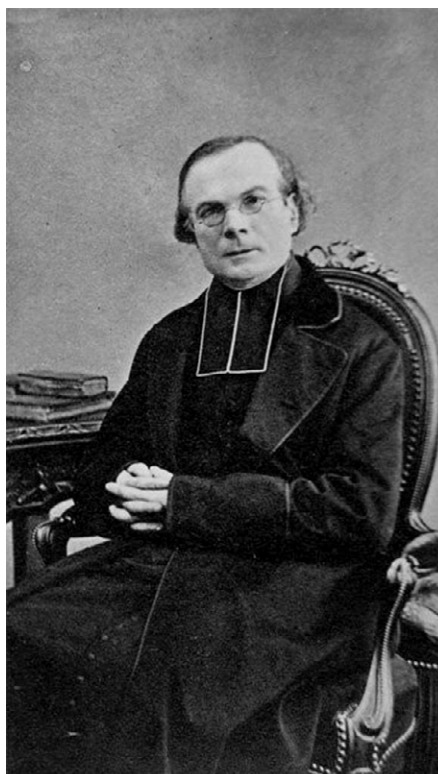
en matière d'effectifs sacerdotaux au Canada français et les collèges et séminaires peinaient à recruter des enseignants bien formés, d'où l'appel lancé par les autorités du Séminaire en direction de la France. Cette requête est rapidement exaucée, puisqu'un jeune

séminariste de Metz de 23 ans possédant, aux dires de son supérieur, « une science plus que suffisante », débarque à Québec l'automne suivant. Pierre-Henri Bouchy allait demeurer dans la province jusqu'en 1855, année de son retour en France, où il décède en 1884. Pendant ces treize années, le jeune professeur enseigne non seulement au Séminaire de Québec, mais également au Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière. Sa présence au Canada est marquée par plusieurs conflits avec des membres du personnel enseignant de ces deux établissements, causant notamment son renvoi du Séminaire, mais également par de nombreuses amitiés nouées avec ses élèves et des membres des cercles intellectuels et artistiques de la grande région de Québec. Mais plus que tout, Pierre-Henri Bouchy a exercé une influence non négligeable sur le milieu intellectuel et artistique québécois grâce à sa pédagogie novatrice, sa contribution à la refonte des ouvrages de chant liturgique et la transmission de son important capital culturel et social.

UNE PÉDAGOGIE LIBÉRALE

Dès son arrivée, le jeune Français se distingue de la plupart de ses confrères par sa pédagogie libérale. Au lieu d'imposer des méthodes d'apprentissage avilissantes qui misent sur la mémorisation servile des leçons du maître, il instaure un climat de liberté, où l'autonomie intellectuelle prime. Comme le décrit bien Olivier Gamelin, spécialiste de Bouchy : « La pédagogie bouchienne table sur l'expérimentation libre et raisonnée de la connaissance par les élèves. À vrai dire, le mentor incite ses émules à connaître par expérience les vérités soumises à leur jeune intelligence; il confronte son auditoire à une lecture personnelle de la réalité, une approche concrète où le séminariste envisage ses études non plus passivement mais à la lumière de son labeur. Sous la tutelle du mentor Bou-

chy, la liberté de conscience gagne du terrain sur les vérités imposées; l'élève devient le meilleur juge de son propre travail [...]. » L'abbé incite donc



Pierre-Henri Bouchy dans le studio du photographe J. E. Livernois. (http://pistard.banq.qc.ca/unite_chercheurs/description_fonds?panqsid=201710081523129687&p_centre=03Q&p_classe=P&p_fonds=560&p_numunide=877799).

ses élèves à créer eux-mêmes de la connaissance, par le biais de leur expérience et de leur jugement critique. Il écrit ainsi dans un syllabus de cours que « l'essentiel n'est pas de les connaître [les règles], mais d'en découvrir l'esprit et l'usage. La science des règles n'est qu'une science morte et stérile si l'on manque du goût nécessaire pour en faire une juste application. De là l'obligation indispensable d'en discerner les principes et d'en faire plutôt un sujet d'exercice pour son jugement que pour sa mémoire ». Une injonction qui surprend par sa modernité et qui contribua assurément à lui attirer les foudres de certains collègues davantage portés vers des méthodes d'apprentissage plus traditionnelles.

Loin de se cantonner à la salle de classe, la pédagogie bouchienne s'épanouit aussi *extra muros*. Son élève Henri-Raymond Casgrain raconte, en 1902, dans *Le Soleil* : « L'abbé Bouchy, improvisateur en récréation, avait naturellement beaucoup plus de laisser-aller que dans la chaire d'enseignement : non pas que sa parole fut moins correcte, ni moins limpide dans les entretiens familiers que dans les leçons régulières qu'il donnait, soit sur la littérature, soit sur la philosophie. Sa diction était toujours irréprochable; mais ici on reconnaissait le conférencier admirablement doué, dont l'érudition était rarement en défaut, qui dissertait avec autant de suite que d'abondance et de clarté, et s'élevait facilement jusqu'à l'éloquence. » Le mentor complétait également l'éducation de ses jeunes émules par le prêt de livres ou par des échanges sur l'actualité politique européenne, passablement mouvementée en cette époque de révolutions.

Le moyen souverain employé par Bouchy pour approfondir sa relation mentorale reste toutefois la lettre. C'est par le biais de l'art épistolaire qu'il pousse la dimension intime de son mentorat à son paroxysme. Dès son départ du Séminaire pour le Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, l'abbé continue à correspondre avec plusieurs amis et anciens élèves de Québec, loisir qu'il entretient une fois revenu en Europe, alors qu'il conserve des liens épistolaires avec de nombreux Canadiens français jusqu'à sa mort en 1884. En encourageant ses disciples à échanger de cette manière, il les invite « à projeter librement leur intimité sur une personne d'expérience capable d'organiser les pensées confuses qui s'en émanent » (Gamelin), tout en leur permettant d'exercer leur plume sous experte supervision.

De nombreux élèves se considéraient comme héritiers de Bouchy et perpétuèrent sa pensée au Canada. Pensons par exemple à l'abbé Hospice-Anthelme-Jean-Baptiste Verreau,

professeur au Séminaire Sainte-Thérèse et à l'École normale Jacques-Cartier de Montréal, reconnu pour ses idées libérales, à Henri-Raymond Casgrain, figure intellectuelle majeure du XIX^e siècle, qui considérait Bouchy comme « l'homme qui a eu le plus d'influence sur [s]a vie d'étudiant », ou encore au libéral radical Arthur Buies, pour qui l'abbé ne fut rien de moins qu'un second père.

TRANSMISSION D'UN CAPITAL CULTUREL ET SOCIAL

En plus de l'originalité de ses méthodes pédagogiques, Pierre-Henri Bouchy a influencé ses étudiants en leur donnant accès à ce qu'Olivier Gamelin qualifie

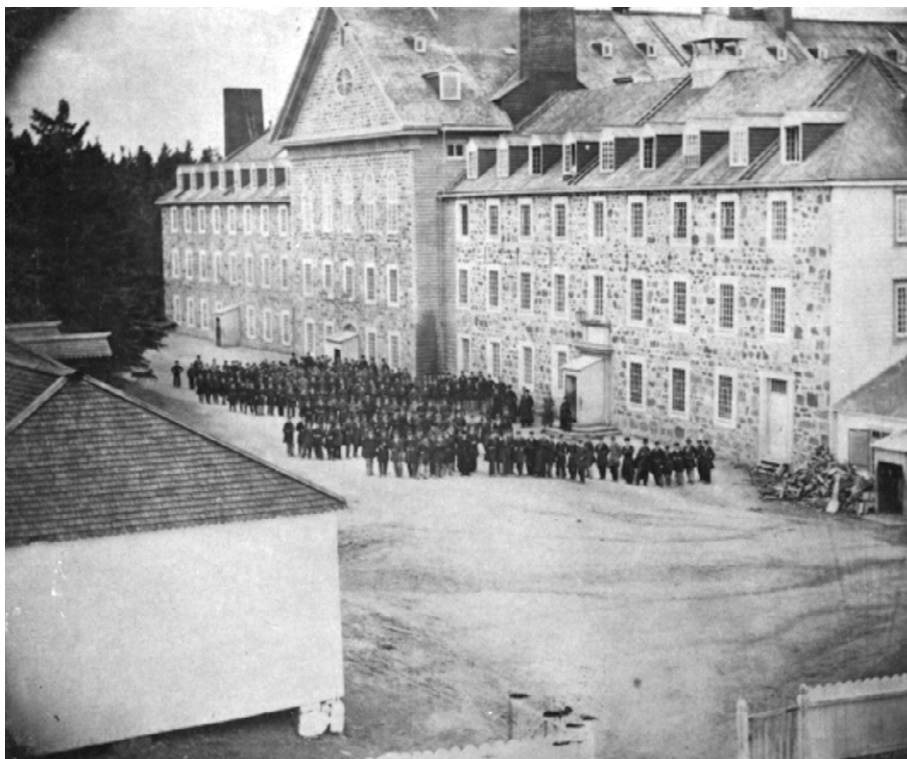
passait, l'antiquité grecque et latine qu'il possédait sur le bout de son doigt, les grands siècles modernes, la Renaissance, le siècle de Louis XIV, qui était son idéal avec Bossuet en tête, les littératures étrangères, espagnole, allemande, italienne, avec le Dante qu'il commentait supérieurement, anglaise avec Shakespeare dont il faisait ressortir les grandes beautés à côté de défauts choquants surtout pour un maître en fait de goût comme lui. »

Loin de se restreindre aux classiques, le jeune abbé n'hésite pas à faire entrer ses émules en contact avec les auteurs romantiques en vogue de l'autre côté de l'Atlantique, mais honnis par les ténors ultramontains canadiens, qui

seur, qui compare l'art de Victor Hugo et Alphonse de Lamartine. Il affirme : « Les réflexions de l'abbé Bouchy, auxquelles nous n'avions point songé, et qui établissaient l'historique de la pièce, étaient pour nous autant de traits de lumière. Les obscurités disparaissaient, et nous commençons à la juger mieux et de plus haut. [...] Voilà M. Bouchy tel qu'il se montrait chaque fois que nous allions à lui ou qu'il venait à nous. On comprend le magnétisme et l'épanouissement intellectuel qu'il répandait autour de lui. »

En plus d'être un fin critique littéraire, Pierre-Henri Bouchy possédait certaines connaissances en musique dont plusieurs ont pu bénéficier. Dès son arrivée au Collège de Sainte-Anne, en 1846, il organise un cours de musique vocale qui devient rapidement très populaire. Comme le signale lui-même le professeur dans une lettre à un prêtre de Québec, « l'Église de S^{te} Anne est encombrée d'étrangers qui viennent quelquefois de dix lieues » pour venir entendre sa chorale chaque fois qu'à lieu une grande fête. C'est de cette manière que le Français fait entrer la sensibilité romantique dans l'établissement pocatois. Par l'interprétation d'œuvres de compositeurs comme Beethoven, mais aussi en introduisant dans les murs du collège des partitions d'opéras de Rossini, Auber et autres, le maître initie les élèves et la population environnante aux chefs-d'œuvre du romantisme musical. Comme le signale judicieusement Casgrain, « amateur passionné de la musique vocale, [Bouchy] communiqua son enthousiasme autour de lui et contribua ainsi, dans une mesure dont on ne se fait guère d'idée aujourd'hui, à répandre le goût de la grande musique dans toute la région de Québec ».

Pierre-Henri Bouchy n'a pas fait que transmettre ses connaissances et son goût pour la littérature et la musique, il a également fait bénéficier certains amis de son réseau social français. Par exemple, alors qu'il est à La Pocatière,



Le collège de La Pocatière en 1866. (<http://www.shcds.org/photos%201401-1500/01440.htm>).

de « capital social et culturel ». Il entend par là que l'abbé possédait une certaine quantité de connaissances et un réseau social dont purent bénéficier ses élèves et amis du Canada. C'est d'abord sur le plan littéraire que l'enseignant a eu le plus d'influence. Henri-Raymond Casgrain évoque ainsi l'étendue de la culture livresque de Bouchy : « Tout y

proposent plutôt aux jeunes hommes des lectures édifiantes, comme les vies de saints. Les ouvrages romantiques circulent toutefois sous le manteau, souvent par le biais de professeurs ou de camarades complices.

Casgrain raconte, dans ses *Souvenances canadiennes*, un épisode où lui et un camarade sont attablés avec le profes-



Henri-Raymond Casgrain. (http://pistard.banq.qc.ca/unite_rechercheurs/description_fonds?p_anqid=201710081530299735&p_centre=03Q&p_classe=P&p_fonds=560&p_numunide=895527).

« il [fait] tout ce qui [est] en son pouvoir afin de mettre le Collège en contact direct avec les libraires parisiens ». Il fait la même chose pour le Séminaire Sainte-Thérèse, à la demande de son ancien élève Hospice-Anthelme-Jean-Baptiste Verreau. Casgrain put également tirer profit du carnet d'adresses bien garni de son mentor lors de ses nombreux voyages dans l'Hexagone. À cette occasion, celui-ci lui fait connaître des personnalités comme Charles de Montalembert, un des chantres du libéralisme catholique, mais aussi la comtesse de Régis, le comte de Pange, et bien d'autres.

BOUCHY ET LA REFONTE DES OUVRAGES DE CHANT GRÉGORIEN

Un autre apport significatif de Pierre-Henri Bouchy mérite d'être souligné : sa contribution à la refonte des manuels de chant liturgique. En effet, lors du premier concile provincial de Québec, en 1851, on décide de rééditer ces ouvrages, dont la dernière version date à ce moment de dix ans et, par le

fait même, d'harmoniser les différentes pratiques à travers la province. Trois ans plus tard, les membres de la Commission liturgique choisissent l'abbé Bouchy, qui semble alors le mieux qualifié pour ce travail. Dès l'impression des trois volumes – un vespéral, un graduel et un processionnal –, on s'aperçoit que le Français a fait quelques entorses à la tradition gallicane qui prévalait jusqu'alors au Canada, afin de se conformer à l'usage romain, qui se veut plus proche du plain-chant primitif, sacrifiant ainsi à l'ultramontanisme que M^{gr} Ignace Bourget avait voulu insuffler lors du concile de 1851.

Un des changements majeurs concerne l'écriture des neumes. Ces signes musicaux qui donnent des indications quant à l'intonation et au rythme étaient trop souvent imprécis et provoquaient des dérapages et des interprétations fort différentes d'un lieu à l'autre. Bouchy a ainsi ajouté certains signes qui précisent ces paramètres et brident l'arbitraire des chantres. Il a également supprimé certaines séries de neumes dans les passages mélismatiques – lorsqu'une même syllabe est chantée sur plusieurs notes – pour simplifier les mélodies et faciliter leur interprétation par la foule. Le prêtre a également ajouté de nombreux dièses, afin de bien fixer les échelles mélodiques utilisées et d'éviter, encore une fois, l'à-peu-près. Enfin, l'abbé retravaille considérablement la prosodie des chants, en groupant la plus grande partie des notes sur les accents toniques, ce qui n'était pas tout à fait le cas dans la tradition gallicane.

Plusieurs de ces changements déroutent fortement le clergé et les foules sont choquées de voir les chants de la messe passablement modifiés. On ne sera alors guère étonné que les transformations apportées par Bouchy ne furent guère appliquées dans les paroisses et que le concile de 1861 rétablisse l'usage gallican dans la province.

Si l'influence qu'a exercée Pierre-Henri Bouchy dans la société canadienne-

française a parfois été éphémère – comme dans le cas des ouvrages de plain-chant –, il reste que le clerc a eu un formidable ascendant sur toute une génération de jeunes hommes, qui allaient par la suite devenir des figures importantes dans la vie intellectuelle de la province. Par sa pédagogie humaniste plaçant l'expérience raisonnée au cœur de l'enseignement et la transmission de son imposant capital culturel et social, le jeune maître a assurément eu une influence appréciable sur ses nombreux élèves et amis, tout en contribuant à introduire le romantisme – littéraire et musical – et le libéralisme catholique au Canada français.

Emmanuel Bernier est étudiant à la maîtrise en histoire à l'Université Laval.

Pour en savoir plus :

Noël Baillargeon. *Le Séminaire de Québec de 1800 à 1850*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1994, 410 p.

Henri-Raymond Casgrain. *Souvenances canadiennes*. Tome II. Archives du Séminaire de Québec, Fonds Casgrain, O444.

Serge Gagnon. « Le Collège-de-Sainte-Anne au temps de l'abbé François Pilote : les conflits du personnel enseignant ». Thèse (D.E.S.), Québec, Université Laval, 1968, 156 p.

Olivier Gamelin. « Les changements apportés par le français Pierre-Henri Bouchy à l'édition de 1854 des livres de chants ecclésiastiques : accroc à la tradition québécoise ». Nicole Lemaître (dir). *La mission et le sauvage : huguenots et catholiques d'une rive atlantique à l'autre, XVI^e-XIX^e siècle*. Paris/Québec, CTHS/PUL, 2009, 399 p.

Olivier Gamelin. « Libéralisme et intimité dans la correspondance du mentor romantique Pierre-Henri Bouchy, 1842-1886 ». Mémoire de maîtrise (études littéraires), Trois-Rivières, UQTR, 2007, 154 p.

Wilfrid Lebon. *Histoire du Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière*. Tome II. *Le premier demi-siècle, 1827-1877*. Québec, Charrier & Dugal, 1948, 574 p.